

dans cette ville. Ils dressaient la jeunesse Athénienne à disserter superficiellement sur toutes les matières. Quoique leur nombre soit diminué, on en voit encore qui, entourés de leurs disciples, font retentir de leurs clameurs et de leurs disputes les salles du gymnase. Lysis assistoit rarement à ces combats. Des instituteurs plus éclairés lui donnoient des leçons, et des esprits du premier ordre, des conseils. Ces derniers étoient Platon, Isocrate, Aristote, tous trois amis d'Apollodore.

La logique prêta de nouvelles forces, et la rhétorique de nouveaux charmes à sa raison. Mais on l'avertit que l'une et l'autre, destinées au triomphe de la vérité, ne servoient souvent qu'à celui du mensonge. Comme un orateur ne doit pas trop négliger les qualités extérieures, on le mit pendant quelque temps sous les yeux d'un acteur habile, qui prit soin de diriger sa voix et ses gestes <sup>1</sup>.

L'histoire de la Grèce l'éclaira sur les prétentions et sur les fautes des peuples qui l'habitent; il suivit le barreau, en attendant qu'il pût, à l'exemple de Thémistocle et d'autres grands hommes, y défendre la cause de l'innocence <sup>2</sup>.

Un des principaux objets de l'éducation est de former le cœur d'un enfant. Pendant qu'elle dure <sup>3</sup>, les parens, le gouverneur, les domes-

<sup>1</sup> Plut. in Demosth. t.

1. p. 839.

<sup>2</sup> Nep. in Them. c. 1.

<sup>3</sup> Plat. in Protag. t. 1.

p. 325.

tiques, les maîtres, le fatiguent de maximes communes, dont ils affoiblissent l'impression par leurs exemples; souvent même les menaces et les coups indiscrètement employés, lui donnent de l'éloignement pour des vérités qu'il devoit aimer. L'étude de la morale ne coûta jamais de larmes à Lysis. Son père avoit mis auprès de lui des gens qui l'instruisoient par leur conduite, et non par des remontrances importunes. Pendant son enfance, il l'avertissoit de ses fautes avec douceur; quand sa raison fut plus formée, il lui faisoit entrevoir qu'elles étoient contraires à ses intérêts.

Il étoit très-difficile dans le choix des livres qui traitent de la morale, parce que leurs auteurs pour la plupart sont mal affermis dans leurs principes, ou n'ont que de fausses idées de nos devoirs. Un jour Isocrate nous lut une lettre qu'il avoit autrefois adressée à Démonicus\*. C'étoit un jeune homme qui vivoit à la cour du roi de Chypre <sup>1</sup>. La lettre pleine d'esprit, mais surchargée d'antithèses, contenoit des règles de mœurs et de conduite, rédigées en forme de maximes, et relatives aux différentes circonstances de la vie. J'en citerai quelques traits.

„Soyez envers vos parens, comme vous voudriez que vos enfans fussent un jour à votre égard <sup>2</sup>. Dans vos actions les plus secrètes

\* Voyez la note à la fin du volume. p. 15.

<sup>2</sup> Id. ibid. p. 23.

<sup>1</sup> Isocr. ad Demon. t. 1.

tes, figurez-vous que vous avez tout le monde pour témoin. N'espérez pas que des actions répréhensibles puissent rester dans l'oubli ; vous pourrez peut-être les cacher aux autres, mais jamais à vous-même <sup>1</sup>. Dépensez votre loisir à écouter les discours des sages <sup>2</sup>. Délibérez lentement, exécutez promptement <sup>3</sup>. Soulagez la vertu malheureuse ; les bienfaits bien appliqués sont le trésor de l'honnête homme <sup>4</sup>. Quand vous serez revêtu de quelque charge importante, n'employez jamais de malhonnêtes gens ; quand vous la quitterez, que ce soit avec plus de gloire que de richesses <sup>5</sup>."

Cet ouvrage étoit écrit avec la profusion et l'élégance qu'on aperçoit dans tous ceux d'Isocrate. On en félicita l'auteur, et quand il fut sorti, Apollodore adressant la parole à son fils : Je me suis aperçu, lui dit-il, du plaisir que vous a fait cette lecture. Je n'en suis pas surpris ; elle a réveillé en vous des sentimens précieux à votre cœur, et l'on aime à retrouver ses amis par-tout. Mais avez-vous pris garde à l'endroit que je l'ai prié de répéter, et qui prescrit à Démonicus la conduite qu'il doit tenir à la cour de Chypre ? Je le sais par cœur, répondit Lysis. „Conformez-vous aux inclinations du prince. En paroissant les approu-

<sup>1</sup> Isocr. ad Demon. t. I. p. 25.

<sup>2</sup> Id. ibid. p. 26.

<sup>3</sup> Id. ibid. p. 37.

<sup>4</sup> Id. ibid. p. 37.

<sup>5</sup> Id. ibid. p. 39.

ver, vous n'en aurez que plus de crédit auprès de lui, plus de considération parmi le peuple. Obéissez à ses lois, et regardez son exemple comme la première de toutes <sup>1</sup>."

Quelle étrange leçon dans la bouche d'un républicain, reprit Apollodore ! et comment l'accorder avec le conseil que l'auteur avoit donné à Démonicus de détester les flatteurs <sup>2</sup> ? C'est qu'Isocrate n'a sur la morale qu'une doctrine d'emprunt, et qu'il en parle plutôt en rhéteur qu'en philosophe. D'ailleurs, est-ce par des préceptes si vagues qu'on éclaire l'esprit ? Les mots de sagesse, de justice, de tempérance, d'honnêteté, et beaucoup d'autres qui, pendant cette lecture, ont souvent frappé vos oreilles, ces mots que tant de gens se contentent de retenir et de proférer au hasard <sup>3</sup>, croyez-vous que Démonicus fût en état de les entendre ? Vous-même, en avez-vous une notion exacte ? Savez-vous que le plus grand danger des préjugés et des vices, est de se déguiser sous le masque des vérités et des vertus, et qu'il est très-difficile de suivre la voix d'un guide fidèle, lorsqu'elle est étouffée par celle d'une foule d'imposteurs qui marchent à ses côtés et qui imitent ses accens ?

Je n'ai fait aucun effort jusqu'à présent pour vous affermir dans la vertu : je me suis conten-

<sup>1</sup> Isocr. ad Demon. p. 39.

<sup>2</sup> Id. ibid. p. 34.

<sup>3</sup> Plat. in Phæd. t. 3. p. 363.

té de vous en faire pratiquer les actes. Il falloit disposer votre ame, comme on prépare une terre avant que d'y jeter la semence destinée à l'enrichir <sup>1</sup>. Vous devez aujourd'hui me demander compte des sacrifices que j'ai quelquefois exigés de vous, et vous mettre en état de justifier ceux que vous ferez un jour.

Quelques jours après, Aristote eut la complaisance d'apporter plusieurs ouvrages qu'il avoit ébauchés ou finis, et dont la plupart traitoient de la science des mœurs <sup>2</sup>. Il les éclaircissoit en les lisant. Je vais tâcher d'exposer ses principes.

Tous les genres de vie, toutes nos actions se proposent une fin particulière; et toutes ces fins tendent à un but général, qui est le bonheur <sup>3</sup>. Ce n'est pas dans la fin, mais dans le choix des moyens que nous nous trompons <sup>4</sup>. Combien de fois les honneurs, les richesses, le pouvoir, la beauté, nous ont été plus funestes qu'utiles <sup>5</sup>! Combien de fois l'expérience nous a-t-elle appris que la maladie et la pauvreté ne sont pas nuisibles par elles-mêmes <sup>6</sup>! Ainsi, par la fausse idée que nous avons des biens ou des maux, autant que par

<sup>1</sup> Aristot. de mor. lib. 10. c. 10. t. 2. p. 147.

<sup>2</sup> Id. ibid. p. 3. Id. magn. mor. p. 145. Id. eudem. p. 195.

<sup>3</sup> Id. de mor. l. 1. c. 1. et 2.

<sup>4</sup> Aristot. magn. mor. l. 1. c. 19. t. 2. p. 158.

<sup>5</sup> Id. eudem. l. 7. c. 15. p. 290.

<sup>6</sup> Id. de mor. l. 3. c. 9. p. 36.

l'inconstance de notre volonté <sup>1</sup>, nous agissons presque toujours sans savoir précisément ce qu'il faut désirer et ce qu'il faut craindre <sup>2</sup>.

Distinguer les vrais biens des biens apparens <sup>3</sup>, tel est l'objet de la morale, qui malheureusement ne procède pas comme les sciences bornées à la théorie. Dans ces dernières, l'esprit voit sans peine les conséquences émaner de leurs principes <sup>4</sup>. Mais quand il est question d'agir, il doit hésiter, délibérer, choisir, se garantir sur-tout des illusions qui viennent du dehors, et de celles qui s'élèvent du fond de nos cœurs. Voulez-vous éclairer ses jugemens? rentrez en vous-mêmes, et prenez une juste idée de vos passions, de vos vertus et de vos vices.

L'ame, ce principe qui, entre autres facultés, a celle de connoître, conjecturer et délibérer, de sentir, désirer et craindre <sup>5</sup>; l'ame, indivisible peut-être en elle-même, est, relativement à ses diverses opérations, comme divisée en deux parties principales; l'une possède la raison et les vertus de l'esprit; l'autre, qui doit être gouvernée par la première, est le séjour des vertus morales <sup>6</sup>.

<sup>1</sup> Id. magn. mor. l. 1. c. 12. p. 155.

<sup>2</sup> Id. eudem. l. 1. c. 5. p. 197, etc.

<sup>3</sup> Id. de mor. l. 3. c. 6. p. 33.

<sup>4</sup> Id. magn. mor. l. 1. c. 18. p. 158.

<sup>5</sup> Aristot. de anim. l. 1. c. 9. t. 1. p. 629.

<sup>6</sup> Id. de mor. lib. 1. c. 13. p. 16. Id. magn. moral. l. 1. c. 5. p. 151. Id. c. 35. p. 169. Id. eudem. l. 2. c. 1. p. 204.

Dans la première, résident l'intelligence, la sagesse et la science, qui ne s'occupent que des choses intellectuelles et invariables; la prudence, le jugement et l'opinion, dont les objets tombent sous les sens et varient sans cesse; la sagacité, la mémoire, et d'autres qualités que je passe sous silence<sup>1</sup>.

L'intelligence, simple perception de l'ame\*, se borne à contempler l'essence et les principes éternels des choses; la sagesse médite non-seulement sur les principes, mais encore sur les conséquences qui en dérivent; elle participe de l'intelligence qui voit, et de la science qui démontre<sup>2</sup>. La prudence apprécie et combine les biens et les maux, délibère lentement, et détermine notre choix de la manière la plus conforme à nos vrais intérêts<sup>3</sup>. Lorsque avec assez de lumières pour prononcer, elle n'a pas assez de force pour nous faire agir, elle n'est plus qu'un jugement sain<sup>4</sup>. Enfin l'opinion s'enveloppe dans ses doutes<sup>5</sup> et nous entraîne souvent dans l'erreur.

De toutes les qualités de l'ame, la plus éminente est la sagesse, la plus utile est la prudence. Comme il n'y a rien de si grand dans l'univers que l'univers même, les sages, qui re-

<sup>1</sup> Id. magn. moral. ibid.

\* Voyez la note à la fin du volume.

<sup>2</sup> Aristot. magn. moral.

c. 35. p. 170.

<sup>3</sup> Id. de mor. l. 6. c. 5.

p. 76. c. 8. p. 79.

<sup>4</sup> Id. ibid. l. 6. c. 11.

p. 81.

<sup>5</sup> Id. magn. mor. lib. I.

c. 35. p. 170.

montent à son origine et s'occupent de l'essence incorruptible des êtres, obtiennent le premier rang dans notre estime. Tels furent Anaxagore et Thalès. Ils nous ont transmis des notions admirables et sublimes, mais inutiles à notre bonheur<sup>1</sup>; car la sagesse n'influe qu'indirectement sur la morale. Elle est toute en théorie, la prudence toute en pratique\*.

Vous voyez dans une maison, le maître abandonner à un intendant fidèle, les minutieux détails de l'administration domestique, pour s'occuper d'affaires plus importantes; ainsi la sagesse, absorbée dans ses méditations profondes, se repose sur la prudence du soin de régler nos penchans, et de gouverner la partie de l'ame où j'ai dit que résident les vertus morales<sup>2</sup>.

Cette partie est à tout moment agitée par l'amour, la haine, la colère, le désir, la crainte, l'envie, et cette foule d'autres passions dont nous apportons le germe en naissant, et qui par elles-mêmes ne sont dignes ni de louange, ni de blâme<sup>3</sup>. Leurs mouvemens dirigés par l'attrait du plaisir ou par la crainte de la douleur, sont presque toujours irréguliers et funestes: or, de même que le défaut ou l'excès d'exercice détruit les forces du corps, et qu'un exercice modéré les rétablit; de même un mouvement

<sup>1</sup> Id. de mor. l. 6. c. 7.

p. 78. c. 13. p. 82.

\* Voyez la note à la fin du volume.

<sup>2</sup> Aristot. magn. mor.

l. I. c. 35. p. 171 et 172.

<sup>3</sup> Id. de mor. l. 2. c. 4.

p. 21. om. 25. 26. 27.

passionné, trop violent ou trop foible, égare l'ame en deçà ou au delà du but qu'elle doit se proposer, tandis qu'un mouvement réglé l'y conduit naturellement<sup>1</sup>. C'est donc le terme moyen entre deux affections vicieuses, qui constitue un sentiment vertueux\*. Citons un exemple. La lâcheté craint tout, et pèche par défaut; l'audace ne craint rien, et pèche par excès; le courage, qui tient le milieu entre l'une et l'autre, ne craint que lorsqu'il faut craindre. Ainsi les passions de même espèce produisent en nous trois affections différentes, deux vicieuses, et l'autre vertueuse<sup>2</sup>. Ainsi les vertus morales naissent du sein des passions, ou plutôt ne sont que les passions renfermées dans de justes limites.

Alors Aristote nous fit voir un écrit à trois colonnes, où la plupart des vertus étoient placées chacune entre ses deux extrêmes; par exemple, la libéralité entre l'avarice et la prodigalité; l'amitié, entre l'aversion ou la haine, et la complaisance ou la flatterie<sup>3</sup>. Comme la prudence tient par sa nature à l'ame raisonnable, elle étoit accompagnée de l'astuce, qui est un vice du cœur, et de la stupidité, qui est un défaut de l'esprit.

Nous aperçûmes quelques lacunes dans ce tableau. La tempérance étoit opposée à l'in-

<sup>1</sup> Id. ibid. c. 2. p. 19.

\* Voyez la note à la fin du volume.

<sup>2</sup> Aristot. de mor. l. 2.

c. 8. p. 25.

<sup>3</sup> Id. ibid. c. 7. p. 24.

Id. eudem. lib. 2. c. 3. p. 206, et c. 7. p. 225.

tempérance, qui est son excès; on avoit choisi l'insensibilité pour l'autre extrême: c'est, nous dit Aristote, qu'en fait de plaisir on ne pèche jamais par défaut, à moins qu'on ne soit insensible. Notre langue, ajouta-il, n'a pas de mot propre pour caractériser la vertu contraire à l'envie; on pourroit la reconnoître à l'indignation qu'excitent dans une ame honnête les succès des méchants<sup>1</sup>.

Quoi qu'il en soit, les deux vices correspondent à une vertu peuvent en être plus ou moins éloignés, sans cesser d'être blâmables. On est plus ou moins lâche, plus ou moins prodigue; on ne peut être que d'une seule manière parfaitement libéral ou courageux. Aussi avons-nous dans la langue très peu de mots pour désigner chaque vertu, et un assez grand nombre pour désigner chaque vice. Aussi les Pythagoriciens disent-ils que le mal participe de la nature de l'infini, et le bien du fini<sup>2</sup>.

Mais qui discernera ce bien presque imperceptible au milieu des maux qui l'entourent? la prudence, que j'appellerai quelquefois droite raison, parce qu'aux lumières naturelles de la raison joignant celles de l'expérience, elle rectifie les unes par les autres<sup>3</sup>. Sa fonction est de nous montrer le sentier où nous devons mar-

<sup>1</sup> Aristot. de mor. l. 2.

c. 7. p. 24. Id. eudem. lib.

2. c. 3. p. 206, et c. 7. p.

225.

<sup>2</sup> Id. de mor. l. 2. c. 5.

p. 23. Id. magn. moral. l.

1. c. 25. p. 162.

<sup>3</sup> Aristot. de mor. l. 6.

c. 1, 9, etc.

cher, et d'arrêter, autant qu'il est possible, celles de nos passions qui voudroient nous égaler dans des routes voisines<sup>1</sup>; car elle a le droit de leur signifier ses ordres. Elle est à leur égard, ce qu'un architecte est par rapport aux ouvriers qui travaillent sous lui<sup>2</sup>.

La prudence délibère dans toutes les occasions, sur les biens que nous devons poursuivre; biens difficiles à connoître, et qui doivent être relatifs, non-seulement à nous, mais encore à nos parens, nos amis, nos concitoyens<sup>3</sup>. La délibération doit être suivie d'un choix volontaire; s'il ne l'étoit pas, il ne seroit digne que d'indulgence ou de pitié<sup>4</sup>. Il l'est toutes les fois qu'une force extérieure ne nous contraint pas d'agir malgré nous, et que nous ne sommes pas entraînés par une ignorance excusable<sup>5</sup>. Ainsi, une action dont l'objet est honnête, doit être précédée par la délibération et par le choix, pour devenir, à proprement parler, un acte de vertu; et cet acte, à force de se réitérer, formé dans notre âme une habitude que j'appelle vertu<sup>6</sup>.

Nous sommes à présent en état de distinguer ce que la nature fait en nous, et ce que la saine raison ajoute à son ouvrage. La nature ne nous donne et ne nous refuse aucune vertu;

<sup>1</sup> Id. magn. mor. l. I. c. 28.  
<sup>2</sup> Id. ibid. c. 35. p. 172.  
<sup>3</sup> Id. de mor. l. I. c. 5. p. 8.  
<sup>4</sup> Id. ibid. l. 3. c. I. p. 28.  
<sup>5</sup> Aristot. de mor. l. 3. c. I et 2.  
<sup>6</sup> Id. ibid. l. 2. c. I. p. 18. c. 4. p. 21.

elle ne nous accorde que des facultés dont elle nous abandonne l'usage<sup>1</sup>. En mettant dans nos cœurs les germes de toutes les passions, elle y a mis les principes de toutes les vertus<sup>2</sup>. En conséquence, nous recevons en naissant une aptitude plus ou moins prochaine à devenir vertueux, un penchant plus ou moins fort pour les choses honnêtes<sup>3</sup>.

De là s'établit une différence essentielle entre ce que nous appelons quelquefois vertu naturelle, et la vertu proprement dite<sup>4</sup>. La première est cette aptitude, ce penchant dont j'ai parlé, espèce d'instinct qui, n'étant point encore éclairé par la raison, se porte tantôt vers le bien, tantôt vers le mal. La seconde est ce même instinct constamment dirigé vers le bien par la droite raison, et toujours agissant avec connoissance, choix et persévérance<sup>5</sup>.

Je conclus de là, que la vertu est une habitude formée d'abord, et ensuite dirigée par la prudence; ou, si l'on veut, c'est une impulsion naturelle vers les choses honnêtes, transformée en habitude par la prudence<sup>6</sup>.

Plusieurs conséquences dérivent de ces notions. Il est en notre pouvoir d'être vertueux, puisque nous avons tous l'aptitude à le deve-

<sup>1</sup> Id. ibid. c. 35. p. 171; de mor. p. 84.  
<sup>2</sup> Id. magn. mor. l. 2. c. 1 et 2.  
<sup>3</sup> Id. de mor. lib. 6. c. 13. p. 84. Id. magn. mor. ibid.  
<sup>4</sup> Id. magn. mor. l. 1. c. 35. p. 171.  
<sup>5</sup> Aristot. de mor. l. 2. c. p. 21.  
<sup>6</sup> Id. ibid. c. 6. p. 23.

nir <sup>1</sup> ; mais il ne dépend d'aucun de nous d'être le plus vertueux des hommes , à moins qu'il n'ait reçu de la nature les dispositions qu'exige une pareille perfection <sup>2</sup>.

La prudence formant en nous l'habitude de la vertu , toutes les vertus deviennent son ouvrage ; d'où il suit que dans une ame toujours docile à ses inspirations , il n'y a point de vertu qui ne vienne se placer à son rang , et il n'y en a pas une qui soit opposée à l'autre <sup>3</sup>. On doit y découvrir aussi un parfait accord entre la raison et les passions , puisque l'une y commande et que les autres obéissent <sup>4</sup>.

Mais comment vous assurer d'un tel accord ? comment vous flatter que vous possédez une telle vertu ? d'abord par un sentiment intime <sup>5</sup>, ensuite par la peine ou le plaisir que vous éprouverez. Si cette vertu est encore informe , les sacrifices qu'elle demande vous affligeront ; si elle est entière , ils vous rempliront d'une joie pure : car la vertu a sa volupté <sup>6</sup>.

Les enfans ne sauroient être vertueux ; ils ne peuvent ni connoître , ni choisir leur véritable bien. Cependant , comme il est essentiel de nourrir le penchant qu'ils ont à la vertu,

<sup>1</sup> Id. de mor. l. 3. c. 7. p. 33. Id. magn. mor. l. 1. c. 9. p. 153.  
<sup>2</sup> Id. magn. mor. l. 1. c. 12. p. 155.  
<sup>3</sup> Aristot. de mor. l. 6. c. 18. p. 84. Id. magn. mor. l. 2. c. 3. p. 174.  
<sup>4</sup> Id. magn. mor. l. 2. c. 7. p. 184.  
<sup>5</sup> Id. ibid. l. 2. c. 10. p. 186.  
<sup>6</sup> Id. de mor. l. 2. c. 2. p. 19. l. 10. c. 7. p. 137.

il faut leur en faire exercer les actes <sup>1</sup>.

La prudence se conduisant toujours par des motifs honnêtes , et chaque vertu exigeant de la persévérance , beaucoup d'actions qui paroissent dignes d'éloges , perdent leur prix dès qu'on en démêle le principe <sup>2</sup>. Ceux-ci s'exposent au péril , par l'espoir d'un grand avantage ; ceux-là , de peur d'être blâmés : ils ne sont pas courageux. Otez aux premiers l'ambition , aux seconds la honte , ils seront peut-être les plus lâches des hommes <sup>3</sup>.

Ne donnez pas ce nom à celui qui est entraîné par la vengeance ; c'est un sanglier qui se jette sur le fer dont il est blessé. Ne le donnez pas à ceux qui sont agités de passions désordonnées , et dont le courage s'enflamme et s'éteint avec elles. Quel est donc l'homme courageux ? celui qui , poussé par un motif honnête , et guidé par la saine raison , connoît le danger , le craint , et s'y précipite <sup>4</sup>.

Aristote appliqua les mêmes principes à la justice , à la tempérance et aux autres vertus. Il les parcourut toutes en particulier , et les suivit dans leurs subdivisions , en fixant l'étendue et les bornes de leur empire ; car il nous montrait de quelle manière , dans quelles circonstances , sur quels objets chacune devoit

<sup>1</sup> Id. ibid. l. 2. c. 1. p. 21. p. 160.  
<sup>2</sup> Aristot. de mor. l. 2. c. 3. p. 38. Id. eudem. l. 3. c. 1. p. 220.  
<sup>3</sup> Id. magn. mor. lib. 1. c. 21. p. 160.  
<sup>4</sup> Id. de mor. l. 3. c. 11. p. 38. Id. eudem. l. 3. c. 1. p. 220.

agir ou s'arrêter. Il éclaircissoit à mesure une foule de questions qui partagent les philosophes sur la nature de nos devoirs. Ces détails, qui ne sont souvent qu'indiqués dans ses ouvrages, et que je ne puis développer ici, le ramènent aux motifs qui doivent nous attacher inviolablement à la vertu.

Considérons-la, nous dit-il un jour, dans ses rapports avec nous et avec les autres. L'homme vertueux fait ses délices d'habiter et de vivre avec lui-même. Vous ne trouverez dans son ame ni les remords, ni les séditions qui agitent l'homme vicieux. Il est heureux par le souvenir des biens qu'il a faits, par l'espérance du bien qu'il peut faire<sup>1</sup>. Il jouit de son estime, en obtenant celle des autres; il semble n'agir que pour eux; il leur cédera même les emplois les plus brillans, s'il est persuadé qu'ils peuvent mieux s'en acquitter que lui<sup>2</sup>. Toute sa vie est en action<sup>3</sup>, et toutes ses actions naissent de quelque vertu particulière. Il possède donc le bonheur, qui n'est autre chose qu'une continuité d'actions conformes à la vertu<sup>4</sup>.

Je viens de parler du bonheur qui convient à la vie active et consacrée aux devoirs de la société. Mais il en est un autre d'un ordre supérieur, exclusivement réservé au petit nom-

<sup>1</sup> Aristot. de mor. l. 1. c. 4. p. 120.

<sup>2</sup> Id. magn. mor. l. 2. c. 13. p. 192.

<sup>3</sup> Id. ibid. c. 10. p. 187.

<sup>4</sup> Aristot. de mor. l. 1. c. 6. p. 9; l. 10. c. 6 et 7. Id. magn. moral. l. 1. c. 4. p. 150.

bre des sages, qui, loin du tumulte des affaires, s'abandonnent à la vie contemplative. Comme ils se sont dépouillés de tout ce que nous avons de mortel, et qu'ils n'entendent plus que de loin le murmure des passions; dans leur ame tout est paisible, tout est en silence, excepté la partie d'elle-même qui a le droit d'y commander; portion divine, soit qu'on l'appelle l'intelligence ou de tout autre nom<sup>1</sup>, sans cesse occupée à méditer sur la nature divine et sur l'essence des êtres<sup>2</sup>. Ceux qui n'écoutent que sa voix, sont spécialement chéris de la divinité; car s'il est vrai, comme tout nous porte à le croire, qu'elle prend quelque soin des choses humaines, de quel œil doit-elle regarder ceux qui, à son exemple, ne placent leur bonheur que dans la contemplation des vérités éternelles<sup>3</sup>?

Dans les entretiens qu'on avoit en présence de Lysis, Isocrate flattoit ses oreilles, Aristote éclaircit son esprit, Platon enflammoit son ame. Ce dernier, tantôt lui expliquoit la doctrine de Socrate, tantôt lui développoit le plan de sa république; d'autres fois il lui faisoit sentir qu'il n'existe de véritable élévation, d'entière indépendance que dans une ame vertueuse. Plus souvent encore, il lui montroit en détail que le bonheur consiste dans la science du

<sup>1</sup> Aristot. de mor. l. 10. c. 7. p. 138.

<sup>2</sup> Id. eudem. l. 7. c. 15.

<sup>3</sup> Id. magn. mor. l.

1. c. 35. p. 170.

<sup>3</sup> Aristot. de mor. l. 10. c. 8. p. 129; c. 9. p. 140.

souverain bien, qui n'est autre chose que Dieu<sup>1</sup>. Ainsi, tandis que d'autres philosophes ne donnent pour récompense à la vertu que l'estime publique et la félicité passagère de cette vie, Platon lui offroit un plus noble soutien.

La vertu, disoit-il, vient de Dieu<sup>2</sup>. Vous ne pouvez l'acquérir qu'en vous connoissant vous-même, qu'en obtenant la sagesse, qu'en vous préférant à ce qui vous appartient. Suivez-moi, Lysis. Votre corps, votre beauté, vos richesses sont à vous, mais ne sont pas vous. L'homme est tout entier dans son ame<sup>3</sup>. Pour savoir ce qu'il est et ce qu'il doit faire, il faut qu'il se regarde dans son intelligence, dans cette partie de l'ame où brille un rayon de la sagesse divine<sup>4</sup>, lumière pure qui conduira insensiblement ses regards à la source dont elle est émanée. Quand ils y seront parvenus, et qu'il aura contemplé cet exemplaire éternel de toutes les perfections, il sentira qu'il est de son plus grand intérêt de les retracer en lui-même, et de se rendre semblable à la divinité, du moins autant qu'une si foible copie peut approcher d'un si beau modèle. Dieu est la mesure de chaque chose<sup>5</sup>; rien de bon, ni d'estimable dans le monde, que ce qui a quelque conformité avec lui. Il est souverainement sage,

<sup>1</sup> Plat. de rep. l. 6. p. 505, etc. Bruck. hist. critic. philos. t. 1. p. 721.  
<sup>2</sup> Plat. in Men. l. 2. p. 99 et 100.

<sup>3</sup> Plat. in Alcib. l. 1. t. 2. p. 130 et 131.  
<sup>4</sup> Id. ibid. p. 133.  
<sup>5</sup> Plat. de leg. l. 4. t. 2. p. 716.

saint et juste. Le seul moyen de lui ressembler et de lui plaire, est de se remplir de sagesse, de justice et de sainteté<sup>1</sup>.

Appelé à cette haute destinée, placez-vous au rang de ceux qui, comme le disent les sages, unissent par leurs vertus les dieux avec la terre, les dieux avec les hommes<sup>2</sup>. Que votre vie présente le plus heureux des systèmes pour vous, le plus beau des spectacles pour les autres, celui d'une ame où toutes les vertus sont dans un parfait accord<sup>3</sup>.

Je vous ai parlé souvent des conséquences qui dérivent de ces vérités, liées ensemble, si j'ose parler ainsi, par des raisons de fer et de diamant<sup>4</sup>: mais je dois vous rappeler, avant de finir, que le vice, outre qu'il dégrade notre ame, est tôt ou tard livré au supplice qu'il a mérité.

Dieu, comme on l'a dit avant nous, parcourt l'univers, tenant dans la main le commencement, le milieu et la fin de tous les êtres\*. La Justice suit ses pas, prête à punir les outrages faits à la loi divine. L'homme humble et modeste trouve son bonheur à la suivre. L'homme vain s'éloigne d'elle, et Dieu l'abandonne à ses passions. Pendant un temps il paroît être quelque chose aux yeux du vulgaire; mais

<sup>1</sup> Plat. in Theæt. t. 1. p. 402.  
<sup>2</sup> Id. de leg. ibid.  
<sup>3</sup> Plat. in Gorg. t. 1. p. 509.

<sup>4</sup> Id. de rep. l. 3. t. 2.

<sup>5</sup> Plat. in Gorg. p. 509.  
\* Voyez la note à la fin du volume.

bientôt la vengeance fond sur lui , et si elle l'épargne dans ce monde , elle le poursuit avec plus de fureur dans l'autre <sup>1</sup>. Ce n'est donc point dans le sein des honneurs ni dans l'opinion des hommes , que nous devons chercher à nous distinguer ; c'est devant ce tribunal redoutable qui nous jugera sévèrement après notre mort <sup>2</sup>.

Lysis avoit dix-sept ans : son ame étoit pleine de passions ; son imagination , vive et brillante. Il s'exprimoit avec autant de grâce que de facilité. Ses amis ne cessoient de relever ces avantages , et l'avertissoient , autant par leurs exemples que par leurs plaisanteries , de la contrainte dans laquelle il avoit vécu jusqu'alors. Philotime lui disoit un jour : Les enfans et les jeunes gens étoient bien plus surveillés autrefois qu'ils ne le sont aujourd'hui. Ils n'opposoient à la rigueur des saisons , que des vêtemens légers ; à la faim qui les pressoit , que les alimens les plus communs. Dans les rues , chez leurs maîtres et leurs parens , ils paroissent les yeux baissés , et avec un maintien modeste. Ils n'osoient ouvrir la bouche en présence des personnes âgées ; et on les asservissoit tellement à la décence , qu'étant assis ils auroient rougi de croiser les jambes <sup>3</sup>. Et que résulteroit-il de cette grossièreté de mœurs , de-

<sup>1</sup> Plat. de leg. l. 4. t. 2. §26.  
p. 716.

<sup>3</sup> Aristoph. in nub. v. 960, etc.

manda Lysis ? Ces hommes grossiers , répondit Philotime , battirent les Perses et sauvèrent la Grèce. -- Nous les battrions encore. -- J'en doute , lorsqu'aux fêtes de Minerve je vois notre jeunesse , pouvant à peine soutenir le bouclier , exécuter nos danses guerrières avec tant d'élégance et de mollesse <sup>1</sup>.

Philotime lui demanda ensuite , ce qu'il pensoit d'un jeune homme qui , dans ses paroles et dans son habillement , n'observoit aucun des égards dus à la société. Tous ses camarades l'approuvent , dit Lysis ; et tous les gens sensés le condamnent , répliqua Philotime. Mais , reprit Lysis , par ces personnes sensées , entendez-vous ces vieillards qui ne connoissent que leurs anciens usages , et qui , sans pitié pour nos foiblesses , voudroient que nous fussions nés à l'âge de quatre-vingts ans <sup>2</sup> ? Ils pensent d'une façon , et leurs petits-enfans d'une autre. Qui les jugera ? Vous-même , dit Philotime. Sans rappeler ici nos principes sur le respect et la tendresse que nous devons aux auteurs de nos jours , je suppose que vous êtes obligé de voyager en des pays lointains ; choisirez-vous un chemin sans savoir s'il est praticable , s'il ne traverse pas des déserts immenses , s'il ne conduit pas chez des nations barbares , s'il n'est pas en certains endroits infesté par des brigands ? -- Il seroit imprudent de s'exposer à

<sup>1</sup> Aristoph. in nub. v. 960, etc.

<sup>2</sup> Menand. ap. Terent. in Heautont. act. 2. scen. 1.

de pareils dangers. Je prendrois un guide. -- Lysis, observez que les vieillards sont parvenus au terme de la carrière que vous allez parcourir, carrière si difficile et si dangereuse<sup>1</sup>. Je vous entends, dit Lysis. J'ai honte de mon erreur.

Pendant les succès des orateurs publics excitent son ambition. Il entendit par hasard, dans le Lycée, quelques sophistes disserter longuement sur la politique; et il se crut en état d'éclairer les Athéniens. Il blâmoit avec chaleur l'administration présente; il attendoit, avec la même impatience que la plupart de ceux de son âge, le moment où il lui seroit permis de monter à la tribune. Son père dissipa cette illusion, comme Socrate avoit détruit celle du jeune frère de Platon.

Mon fils, lui dit-il<sup>2</sup>, j'apprends que vous brûlez du désir de parvenir à la tête du gouvernement. -- J'y pense en effet, répondit Lysis en tremblant. -- C'est un beau projet. S'il réussit, vous serez à portée d'être utile à vos parens, à vos amis, à votre patrie: votre gloire s'étendra non-seulement parmi nous, mais encore dans toute la Grèce, et peut-être, à l'exemple de celle de Thémistocle, parmi les nations barbares.

A ces mots, le jeune-homme tressaillit de joie. Pour obtenir cette gloire, reprit Apollodore, ne faut-il pas rendre des services impor-

<sup>1</sup> Plat. de rep. l. I. t. 2. p. 328.

<sup>2</sup> Xenoph. memor. l. 3. p. 772.

tans à la république? -- Sans doute. -- Quel est donc le premier bienfait qu'elle recevra de vous? -- Lysis se tut pour préparer sa réponse. Après un moment de silence, Apollodore continua: S'il s'agissoit de relever la maison de votre ami, vous songeriez d'abord à l'enrichir; de même vous tâcherez d'augmenter les revenus de l'état. -- Telle est mon idée. -- Dites-moi donc à quoi ils se montent, d'où ils proviennent, quelles sont les branches que vous trouvez susceptibles d'augmentation, et celles qu'on a tout-à-fait négligées? vous y avez sans doute réfléchi? -- Non, mon père, je n'y a jamais songé. -- Vous savez du moins l'emploi qu'on fait des deniers publics; et certainement votre intention est de diminuer les dépenses inutiles? -- Je vous avoue que je ne me suis pas plus occupé de cet article que de l'autre. -- Eh bien! puisque nous ne sommes instruits ni de la recette ni de la dépense, renonçons pour le présent au dessein de procurer de nouveaux fonds à la république. -- Mais, mon père, il seroit possible de les prendre sur l'ennemi. -- J'en conviens, mais cela dépend des avantages que vous aurez sur lui; et pour les obtenir, ne faut-il pas, avant de vous déterminer pour la guerre, comparer les forces que vous emploierez avec celles qu'on vous opposera? -- Vous avez raison. -- Apprenez-moi quel est l'état de notre armée et de notre marine, ainsi que celui des troupes et des vaisseaux de l'ennemi. -- Je ne pourrois pas vous le réciter tout de suite.

-- Vous l'avez peut-être par écrit ; je serois bien aise de le voir. -- Non ; je ne l'ai pas.

Je conçois, reprit Apollodore, que vous n'avez pas encore eu le temps de vous appliquer à de pareils calculs : mais les places qui couvrent nos frontières, ont sans doute fixé votre attention. Vous savez combien nous entretenons de soldats dans ces différens postes ; vous savez encore que certains points ne sont pas assez défendus, que d'autres n'ont pas besoin de l'être ; et dans l'assemblée générale, vous direz qu'il faut augmenter telle garnison et réformer telle autre -- Moi, je dirai qu'il faut les supprimer toutes ; car aussi bien remplissent-elles fort mal leur devoir. -- Et comment vous êtes-vous assuré que nos défilés sont mal gardés ? Avez-vous été sur les lieux ? -- Non, mais je le conjecture. -- Il faudra donc reprendre cette matière, quand, au lieu de conjectures, nous aurons des notions certaines.

Je sais que vous n'avez jamais vu les mines d'argent qui appartiennent à la république, et vous ne pourriez pas me dire pourquoi elles rendent moins à présent qu'autrefois. -- Non, je n'y suis jamais descendu. -- Effectivement l'endroit est mal-sain, et cette excuse vous justifiera, si jamais les Athéniens prennent cet objet en considération. En voici un du moins qui ne vous aura pas échappé. Combien l'Attique produit-elle de mesures de blé ? combien en faut-il pour la subsistance de ses habitans ? Vous jugez aisément que cette connoissance est né-

cessaire à l'administration pour prévenir une disette. -- Mais, mon père, on ne finiroit point s'il falloit entrer dans ces détails. -- Est-ce qu'un chef de maison ne doit pas veiller sans cesse aux besoins de sa famille, et aux moyens d'y remédier ? Au reste, si tous ces détails vous épouvantent, au lieu de vous charger du soin de plus de dix mille familles qui sont dans cette ville, vous devriez d'abord essayer vos forces, et mettre l'ordre dans la maison de votre oncle, dont les affaires sont en mauvais état. -- Je viendrois à bout de les arranger s'il vouloit suivre mes avis. -- Et croyez-vous de bonne foi que tous les Athéniens, votre oncle joint avec eux, seront plus faciles à persuader ? Craignez, mon fils, qu'un vain amour de la gloire ne vous fasse recueillir que de la honte. Ne sentez-vous pas combien il seroit imprudent et dangereux de se charger de si grands intérêts sans les connoître ? Quantité d'exemples vous apprennent que dans les places les plus importantes, l'admiration et l'estime sont le partage des lumières et de la sagesse ; le blâme et le mépris, celui de l'ignorance et de la présomption.

Lysis fut effrayé de l'étendue des connoissances nécessaires à l'homme d'état<sup>1</sup>, mais il ne fut pas découragé. Aristote l'instruisit de la nature des diverses espèces de gouvernemens dont les législateurs avoient conçu l'idée<sup>2</sup>; Apol-

<sup>1</sup> Aristot. de rhetor. l. 1.    <sup>2</sup> Id. de rep. t. 2. p. 296  
I. c. 4. t. 2. p. 521.

odore, de l'administration, des forces et du commerce, tant de sa nation que des autres peuples. Il fut décidé qu'après avoir achevé son éducation, il voyageroit chez tous ceux qui avoient quelques rapports d'intérêt avec les Athéniens <sup>1</sup>.

J'arrivai alors de Perse; je le trouvai dans sa 18.<sup>e</sup> année <sup>2</sup>. C'est à cet âge que les enfans des Athéniens passent dans la classe des Ephèbes, et sont enrôlés dans la milice. Mais pendant les deux années suivantes, ils ne servent pas hors de l'Attique <sup>3</sup>. La patrie, qui les regarde désormais comme ses défenseurs, exige qu'ils confirment par un serment solennel, leur dévouement à ses ordres. Ce fut dans la chapelle d'Agraule, qu'en présence des autels, il promit entre autres choses, de ne point déshonorer les armes de la république, de ne pas quitter son poste, de sacrifier ses jours pour sa patrie, et de la laisser plus florissante qu'il ne l'avoit trouvée <sup>4</sup>.

De toute cette année il ne sortit point d'Athènes; il veilloit à la conservation de la ville; il montoit la garde avec assiduité, et s'accoutumoit à la discipline militaire. Au commence-

<sup>1</sup> Aristot. de rhetor. l. 1. c. 4. t. 2. p. 522.  
<sup>2</sup> Corsin. fast. att. disert. II. t. 2. p. 139.  
<sup>3</sup> Æschin. de fals. leg. p. 422. Poll. l. 8. c. 9. §. 105. Ulpian. ad olynth. 3.

p. 42.

<sup>4</sup> Lycurg. in Leocr. part. 2. p. 157. Ulp. in Demosth. de fals. leg. p. 391. Plut. in Alcib. p. 198. Philostr. vit. Apol. l. 4. c. 21. p. 160.

ment de l'année suivante <sup>1</sup>, s'étant rendu au théâtre où se tenoit l'assemblée générale, le peuple donna des éloges à sa conduite, et lui remit la lance avec le bouclier. Lysis partit tout de suite, et fut successivement employé dans les places qui sont sur les frontières de l'Attique.

Agé de 20 ans à son retour, il lui restoit une formalité essentielle à remplir. J'ai dit plus haut, que dès son enfance on l'avoit inscrit en présence de ses parens, dans le registre de la curie à laquelle son père étoit associé. Cet acte prouvoit la légitimité de sa naissance. Il en falloit un autre qui le mît en possession de tous les droits du citoyen.

On sait que les habitans de l'Attique sont distribués en un certain nombre de cantons ou de districts, qui, par leurs différentes réunions, forment les dix tribus. A la tête de chaque district est un Démarque, magistrat qui est chargé d'en convoquer les membres, et de garder le registre qui contient leurs noms <sup>2</sup>. La famille d'Apollodore étoit agrégée au canton de Céphissie, qui fait partie de la tribu Erechthéide <sup>3</sup>. Nous trouvâmes dans ce bourg la plupart de ceux qui ont le droit d'opiner dans ces assemblées. Apollodore leur présenta son fils, et l'acte par lequel il avoit été déjà reconnu dans sa curie <sup>4</sup>. Après les suffrages recueillis, on ins-

<sup>1</sup> Aristot. ap. Harpocr. *Keepbees.*  
in *Peripol.*

<sup>2</sup> Harpocr. in *Démarcb.* p. 1048.

<sup>3</sup> Isæus. ap. Harp. in

<sup>4</sup> Demosth. in *Leoch.*

crivit Lysis dans le registre <sup>1</sup>. Mais comme c'est ici le seul monument qui puisse constater l'âge d'un citoyen, au nom de Lysis fils d'Apollo-dore, on joignit celui du premier des Archontes, non-seulement de l'année courante, mais encore de celle qui l'avoit précédée <sup>2</sup>. Dès ce moment Lysis eut le droit d'assister aux assemblées, d'aspirer aux magistratures, et d'administrer ses biens, s'il venoit à perdre son père <sup>3</sup>.

Etant retournés à Athènes, nous allâmes une seconde fois à la chapelle d'Agraule, où Lysis revêtu de ses armes, renouvela le serment qu'il y avoit fait deux ans auparavant <sup>4</sup>.

Je ne dirai qu'un mot sur l'éducation des filles. Suivant la différence des états, elles apprenent à lire, écrire, coudre, filer, préparer la laine dont on fait les vêtemens, et veiller aux soins du ménage <sup>5</sup>. Celles qui appartiennent aux premières familles de la république, sont élevées avec plus de recherche. Comme dès l'âge de 10 ans, et quelquefois de 7 <sup>6</sup>, elles paroissent dans les cérémonies religieuses, les unes portant sur leurs têtes les corbeilles sacrées, les autres chantant des hymnes, ou exécutant des danses, divers maîtres les accoutument auparavant à diriger leur voix et leurs pas. En gé-

<sup>1</sup> Demosth. ibid. p. 1047. Stob. serm. 41. p. 243.  
Harpocr. et Suid. in *Epidi.* Pet. leg. Att. p. 155.

<sup>2</sup> Aristot. ap. Harpocr. <sup>5</sup> Xenoph. memor. l. 5.  
p. 836 et 840.

<sup>3</sup> Suid. in *Lexiard.* <sup>6</sup> Aristoph. in *Lysist.*  
<sup>4</sup> Poll. l. 8. c. 9. § 106. v. 642.

néral, les mères exhortent leurs filles à se conduire avec sagesse <sup>1</sup>; mais elles insistent beaucoup plus sur la nécessité de se tenir droites, d'effacer leurs épaules, de serrer leur sein avec un large ruban, d'être extrêmement sobres, et de prévenir, par toutes sortes de moyens, un embonpoint qui nuiroit à l'élégance de la taille et à la grâce des mouvemens <sup>2</sup>.

## CHAPITRE XXVII.

### *Entretiens sur la Musique des Grecs.*

J'allai voir un jour Philotime dans une petite maison qu'il avoit hors des murs d'Athènes, sur la colline du Cynosarge, à trois stades de la porte Mélitide. La situation en étoit délicieuse. De toutes parts la vue se reposoit sur des tableaux riches et variés. Après avoir parcouru les différentes parties de la ville et des environs, elle se prolongeoit par-delà jusqu'aux montagnes de Salamine, de Corinthe, et même de l'Arcadie <sup>3</sup>.

Nous passâmes dans un petit jardin que Philotime cultivoit lui-même, et qui lui fournissoit des fruits et des légumes en abondance : un bois de platanes, au milieu duquel étoit un au-

<sup>1</sup> Xenoph. ib. p. 837. <sup>21.</sup>  
<sup>2</sup> Menand. ap. Terent. <sup>3</sup> Stuart, the antiq. of  
eunuch. act. 2. scen. 3. v. Athens. p. 9.